

Journée d'études « Engagement et imaginaires de la Révolution (littératures du XIXe au XXIe siècle) » (9 juin 2017)

« Les mémoires des conventionnels en exil, entre témoignage historique et récit mythique :
l'exemple des *Notes historiques* de Baudot. »

Introduction

Né en 1765, Marc-Antoine Baudot est un médecin, élu député suppléant à la Législative, puis réélu député à la Convention où il siège sur les bancs de la Montagne, s'attachant plus particulièrement au groupe des dantonistes. Lors du procès de Louis XVI, il vote contre l'appel au peuple, pour la mort du roi, et contre le sursis. Il est par ailleurs nommé plusieurs fois représentant en mission, dans divers départements, où il acquiert l'image d'un fervent défenseur du peuple. Absent lors de la journée du 9 thermidor, il juge la mort de Robespierre et surtout celle de Saint-Just nécessaires, car il considère ces derniers comme des tyrans. Mais il ne soutient pas l'action des thermidoriens et se montre ensuite extrêmement critique vis-à-vis des réacteurs. En juillet 1799, il entre au ministère de la guerre mais y reste peu de temps. Sous le Consulat et l'Empire, il ne participe pas à la vie politique, et voyage aux Etats-Unis. En revanche, il se trouve à Paris lors des Cent-Jours et accepte une place de lieutenant de police, ce qui en fait un soutien de Napoléon. En janvier 1816, il tombe donc sous le coup de la loi d'amnistie et est exilé. Après un bref passage en Suisse, il s'établit en Belgique, comme de nombreux anciens conventionnels régicides qui trouvent à Bruxelles une terre d'accueil. Il fréquente beaucoup ses anciens collègues, non sans railler allègrement ceux qu'il appelle les « magnats », c'est à dire ceux qui avaient accepté des titres sous l'Empire. C'est durant cet exil qu'il rédige la majeure partie de ses *Notes historiques sur la Convention nationale, le Directoire, l'Empire et l'exil des votants*. Pour autant, certains passages sont ajoutés après son retour en France, en 1830 (suite aux Trois Glorieuses). D'abord enthousiasmé, puis déçu par le régime orléaniste, il ne joue alors plus guère de rôle politique et s'éteint à Paris en 1837.

A sa mort, Baudot lègue ses *Notes historiques* à Edgar Quinet, qu'il connaît depuis l'enfance de celui-ci et qu'il fréquente jusqu'à son dernier souffle. L'historien ne les reçoit qu'en 1863, au moment où il a déjà presque achevé l'écriture de son œuvre *La Révolution* (qu'il remanie alors en y insérant de longs passages des *Notes*). Mais les *Notes historiques* ne sont publiées qu'en 1893, suite à la célébration du centenaire de la Révolution, par la veuve de Quinet. Celle-ci publie le manuscrit sans modification, en insérant simplement une préface écrite de sa main, dans laquelle on trouve de nombreuses informations sur la vie de Baudot, sa relation avec Quinet, et une description des *Notes*, que la veuve Quinet présente comme « des notes plutôt que des mémoires [...] des cahiers où le conventionnel en exil consignait des remarques.¹ » Il s'agit de brefs passages dotés chacun d'un titre, sans aucun lien entre eux, et de natures très diverses : on trouve majoritairement des portraits, parfois laudatifs (Danton), parfois à charge (les « magnats ») ; des récits d'événements auxquels Baudot a assisté (la fête de l'Être suprême) ; des anecdotes (Cambacérès s'endormant à l'opéra) ; des inventaires (une liste des noms des Conventionnels ayant péri de mort violente) ; des réflexions politiques ou morales très générales (sur la République, sur les mœurs) ; de longues citations d'autres auteurs (des *Souvenirs* de Nodier par exemple) ; des réflexions sur l'histoire ; des réflexions éparses à propos de son œuvre (destinées à devenir des extraits de préface) ; on trouve même l'épithète qu'il souhaite voir figurer sur sa pierre tombale, caractéristique que les *Notes* partagent avec d'autres *Mémoires* de conventionnels, ce qui témoigne de la dimension testamentaire de ces ouvrages.

Il s'agit donc d'un ouvrage d'une extrême variété. La longueur des paragraphes varie, ainsi que les registres : on passe de la polémique à la satire, de la satire à l'épopée. Enfin, le style change d'un passage l'autre : dans les portraits, par exemple, l'esthétique qui domine est celle de la forme

1 Marc-Antoine Baudot, *Notes historiques sur la Convention nationale, le Directoire, l'Empire et l'exil des votants*, Paris, 1893, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k46729w>, préface, p. II.

brève, sur le modèle de l'épigramme pour les portraits à charge, ou d'un laconisme parfois sublime pour les portraits laudatifs. A l'inverse, certains passages font l'objet d'amplifications. Les *Notes* sont écrites au fil de la plume : la disposition des paragraphes n'obéit à aucun ordre (par exemple, les morceaux destinés à faire partie d'une préface sont disséminés dans tout l'ouvrage). Cela explique la fréquence des répétitions dans les thèmes et les titres : on trouve de nombreux passages intitulés « Robespierre », ou encore « Sieyès » ou « Danton ».

Cette variété fait des *Notes historiques* un texte ambigu sur le plan générique : s'agit-il d'une œuvre historique (ce que le titre laisse suggérer) ou de mémoires (Baudot ne parle quasiment pas de lui, et plus généralement, a très peu recourt à la première personne, pourtant Quinet emploie pour parler des *Notes* le terme de « mémoires ») ? On trouve l'expression de cette ambiguïté dans un passage destiné à devenir une préface où Baudot tente de définir son projet :

Ce sont les souvenirs d'un voyage dans l'autre monde. Mon ouvrage n'est qu'un recueil de notes dont le seul mérite est de dire de hautes vérités que l'esprit d'intrigue a jusqu'ici empêché d'être connues, ou ont été paralysées soit par intérêt, soit par esprit de parti².

Plusieurs remarques s'imposent à la lecture de ce passage : ce sont ses « souvenirs » à lui, et en même temps un « recueil de notes » qui prétend à une certaine hauteur de vue (puisqu'il s'agit de dire une vérité qui jusque là est restée dissimulée du fait de « l'esprit de parti »). Par ailleurs, Baudot semble porter sur son travail un regard modeste (ce n'est « qu'un recueil de notes ») et en même temps il prétend détenir et livrer la vérité historique. Enfin, il qualifie sa participation aux événements révolutionnaires de « voyage dans l'autre monde » : cela laisse entendre qu'il s'agit d'un témoignage personnel, mais qui vaudrait par une distance critique tendant à une certaine objectivité. Mais cette formule dégage également un sentiment d'irréalité : les événements pourraient n'être qu'un rêve ou un délire³. Or, on retrouve souvent ce genre d'ambiguïté, voire des contradictions, dans les propos de Baudot.

C'est notamment pour ces hésitations, en partie assumées par l'auteur, que nous avons choisi de traiter des *Notes historiques* de Baudot. Il s'agit là à la fois d'un ouvrage qui se réclame de la rigueur des faits (donc de la vérité historique) et de l'expression d'un point de vue particulier, engagé, celui d'un ancien montagnard qui dénonce les excès de la Terreur comme la réaction, tout en exaltant la mémoire de Danton et des derniers montagnards. En outre, les emprunts à différents genres (la satire, l'épopée, parfois l'élégie) éloignent cet ouvrage de sa dimension purement historique. Par ailleurs, l'écriture de Baudot s'inscrit dans la continuité des discours d'assemblée des orateurs révolutionnaires, notamment à travers le recours à certains lieux communs comme la référence à la Rome antique. Son ouvrage s'attache donc à perpétuer un imaginaire de la Révolution française, et c'est sur cet imaginaire que nous voudrions nous interroger : a-t-il un rôle pour Baudot (et, le cas échéant, lequel) et est-il réellement possible, pour les historiens du XIXe siècle, de s'en défaire pour prétendre à l'objectivité historique ?

I- Un ouvrage entre histoire et mémoire

Le regard de Baudot sur son ouvrage

Baudot parle peu de lui, comme il l'écrit lui-même dans un passage des *Notes historiques* intitulé tout simplement « Baudot » où il semble imaginer son propre enterrement : « M. Baudot a fort peu parlé de lui dans son commentaire, nous respecterons son silence. Nous nous contenterons de dire qu'il est né à Digoin-sur-Loire en 1765 et qu'il est mort à Bruxelles en 18...⁴ » Suit alors l'épithaphe qu'il souhaite voir figurer sur sa tombe. Ce passage apparaît à la fois comme un refus et

² *Ibid.*, p. 96.

³ Dans une perspective similaire, on peut citer cette phrase de Baudot à la mère d'Edgar Quinet lorsqu'il se rendait chez les Quinet pendant l'Empire : « D'autres hommes ont la fièvre pendant 24 heures. Moi, madame, je l'ai eue pendant dix ans ! », *ibid.*, préface, p. VI.

⁴ *Ibid.*, p. 210.

un besoin de se justifier : étrange idée, en effet, que de ne pas parler de soi dans des mémoires... Du reste, on note l'emploi du terme neutre de « commentaire » pour désigner son ouvrage, que son auteur lui-même ne sait manifestement pas comment qualifier. Enfin, on sent poindre ici une sorte de résignation : exilé, il a pris acte du fait qu'il mourrait à Bruxelles et a accepté de ne jamais revenir en France. Cette résignation contraste avec le ton polémique d'autres passages.

En effet, plusieurs chapitres de l'oeuvre de Baudot disent explicitement que l'écriture répond à un besoin de prendre la parole qui correspond à un acte de résistance, le seul possible depuis l'exil. Les conventionnels en exil, ces régicides tâchés du sang de la Terreur, sont regardés comme des parias : on leur dénie tout droit à la parole publique. Cela explique d'ailleurs que la plupart d'entre eux n'envisagent pas la publication de leurs *Mémoires* de leur vivant (voire pas du tout), c'est le cas de Baudot qui lègue son manuscrit à Edgar Quinet au seuil de la mort. L'un des passages des *Notes historiques* destinés à devenir une préface est ainsi formulé :

Si je gardais le silence en présence des proscriptionnaires, je paraîtrais accepter la proscription, faire des concessions à la fortune, au succès, je n'en veux faire à rien. Je me réfugie dans le sein de la vérité, et je laisse juger⁵.

L'écriture est donc clairement envisagée comme un acte de résistance, un refus de la « proscription ». On retrouve la mention de la « vérité », qui fait écho à un extrait déjà cité sur les « hautes vérités » et qui n'est pas sans nous rappeler l'ouverture des *Confessions* de Rousseau. Mais là encore, on relève une ambiguïté : s'agit-il de *la* vérité (historique) ou de *sa* vérité (subjective) ? Il est difficile de répondre de manière tranchée à cette question, notamment du fait de la formule finale « je laisse juger » : qui est censé juger ? Voilà qui soulève la question du destinataire des *Notes historiques* : pour qui Baudot écrit-il ?

Baudot, l'Histoire et les historiens

Dans les mémoires des conventionnels exilés, la critique des historiens contemporains (ceux des années 1820) est une constante : les hommes de la Convention semblent élever la voix pour leur contester le droit d'écrire l'histoire, prétendant que seuls les acteurs des événements peuvent narrer ces derniers sans les altérer. Dans le cas de Baudot, la critique des historiens contemporains est un peu plus subtile : il ne les rejette pas en bloc, mais il remarque leur partialité dans un passage intitulé « Historiens du temps » : « les historiens passent presque tous sous silence les horreurs de la réaction [...] s'ils en parlent, c'est toujours légèrement, sans détails⁶ ». Baudot semble expliquer cette partialité par le manque de recul : plus tard, les historiens se rendront compte de la vérité et, surtout, seront libérés de la censure, alors ils parleront dans le sens de Baudot. C'est ce que nous apprend un passage intitulé « des écrivains de la Convention » :

A mesure que la Convention nationale deviendra plus historique, les écrivains opposés à la Convention disparaîtront, et sous peine de n'être pas lu, il faudra écrire dans son sens, dans son système, et en approuvant ce qu'elle a fait⁷.

De la présence de l'adjectif « historique », l'on pourrait aisément déduire que pour écrire l'histoire, le recul du temps est nécessaire... Mais cela semble paradoxal puisque Baudot, non seulement contemporain mais encore acteur des événements, prétend que c'est lui qui détient la vérité historique et, tel une nouvelle Cassandre, explique avec aplomb que les historiens de l'avenir abonderont dans son sens. Son sens, c'est-à-dire bien entendu celui de la Montagne, comme en témoigne un paragraphe intitulé « Raisons qui me font écrire dans le sens de la Montagne » :

⁵ *Ibid.*, p. 82.

⁶ *Ibid.*, p. 256.

⁷ *Ibid.*, p. 255.

Les Mémoires qui ne peindraient qu'une opinion ne feraient connaître qu'une partie de la Révolution. L'un vante le fédéralisme, un autre le Comité de Salut public, celui-là le Directoire. [...] C'est à la suite de ces Mémoires que l'Histoire arrive, compare, élabore, et prononce l'arrêt définitif⁸.

Ce passage nous renseigne assez clairement à la fois sur ce que doit être le travail de l'historien pour Baudot, et sur la distinction qu'il fait entre mémoires et histoire. Les mémoires précèdent l'histoire et expriment un point de vue particulier (dans son cas, le point de vue montagnard, et plus spécifiquement dantoniste, lui qui critique à la fois la Terreur, la réaction et les régimes qui la suivent, notamment la Restauration). Mais il s'agit de la seule source valable pour l'historien, dont le travail consiste précisément à confronter les différents mémoires et, à l'issue de cette confrontation, à écrire une vérité définitive. Cependant, Baudot semble affirmer que son point de vue est la seule vérité. On est donc obligé de déduire que Baudot a conscience d'écrire *sa* vérité particulière, mais qu'il la considère avec certitude comme étant *la* vérité universelle, que les historiens du futur feront éclater au grand jour, le temps et la liberté d'expression retrouvée aidant. Il distingue mémoires (subjectifs et particuliers) et histoire (objective et universelle) mais dans son cas, la subjectivité rejoint l'objectivité historique, d'où l'importance d'autant plus grande d'écrire ces *Notes historiques*.

Pourtant, comme l'écrit Pierre Nora dans sa présentation des *Lieux de mémoire*,

Parce qu'elle est affective et magique, la mémoire ne s'accommode que des détails qui la confortent ; elle se nourrit de souvenirs flous, télescopants, globaux ou flottants, particuliers ou symboliques, sensibles à tous les transferts, écrans, censures ou projections. L'histoire, parce que opération intellectuelle et laïcisante, appelle analyse et discours critique. La mémoire installe le souvenir dans le sacré, l'histoire l'en débusque, elle prosaïse toujours⁹.

Ainsi, peut-être que ce qui éloigne l'oeuvre de Baudot d'une dimension historique telle que lui semble la décrire et telle que la décrit Pierre Nora, ce n'est pas tant l'expression d'un point de vue politique particulier (celui d'un montagnard dantoniste), que la présence et donc la transmission d'un imaginaire, d'une vision symbolique des événements qui leur confère, ainsi qu'aux acteurs de la Révolution française, une dimension mythique.

II- La reprise d'un imaginaire présent dans les débats d'assemblée

Une écriture dans la continuité de la parole révolutionnaire

Malgré un regard qui prétend prendre de la hauteur, aussi bien géographique (depuis l'exil) que temporelle (le regard d'un homme qui considère avec nostalgie la Révolution, en tout cas sa Révolution, comme terminée), on peut constater que les références mobilisées pour décrire les événements, les institutions ou les acteurs de la Révolution s'inscrivent dans une parfaite continuité par rapport à la manière dont ces acteurs envisageaient eux-mêmes l'événement historique qu'ils vivaient et construisaient au moment même de son déroulement. En effet, il faut garder à l'esprit que les acteurs de la Révolution construisent les imaginaires de celle-ci pendant son déroulement même, notamment dans les discours des assemblées et des clubs, et ces imaginaires circulent dans l'ensemble de la population – notamment parisienne – grâce au relais de la presse.

Cette dimension imaginaire, voire mythique, se construit entre autres à travers un réseau de références ou d'analogies qui deviennent dans les discours de véritables lieux communs de l'argumentation. Or, dans le contexte de la Révolution française, on sait à quel point parole et action

⁸ *Ibid.*, p. 259

⁹ Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, t. I *La République*, « Entre histoire et mémoire, la problématique des lieux », Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, p. 25.

révolutionnaires, se déterminant l'une l'autre, sont intimement liées. Si l'on prend l'exemple de la référence à l'Antiquité, et plus particulièrement à la Rome antique, qui abonde dans les discours de la quasi-totalité des orateurs des différentes assemblées, mais notamment de la Convention, on se rend compte qu'elle est prise extrêmement au sérieux. Nous ne citerons qu'un exemple de ce phénomène, précisément parce qu'il est repris dans un passage des *Notes historiques* de Baudot (ce qui témoigne de la manière dont cette anecdote a marqué les esprits des Montagnards). Il s'agit d'un trait d'esprit acerbe de Gensonné, orateur girondin, à l'encontre des Montagnards qui se targuent d'avertir l'ensemble de l'assemblée des dangers courus par la nation : Gensonné, filant la métaphore désormais convenue de la « Montagne » mais réactivant le sens littéral du terme, compare les Montagnards aux oies du Capitole de sorte à ramener leurs discours et leurs avertissements à des cris d'animaux¹⁰. Robespierre, piqué au vif, répond à Gensonné que lui et son camp pourraient bien, prochainement, être précipités de la roche tarpéienne¹¹... Or cette scène a lieu, précisément, quelques mois avant la chute des Girondins le 31 mai 1793. Dès lors, on pourrait dire de l'imaginaire romain ce qu'Olivier Ritz écrit dans sa thèse à propos des métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution française, à savoir qu'il s'agit d'un « usage rhétorique » qui « fait la Révolution, non pas au sens où elle la provoque [encore que...], mais parce qu'elle fabrique des représentations de la Révolution.¹²»

Or, les conventionnels exilés qui rédigent leurs mémoires, et plus particulièrement Baudot, sont à la fois des acteurs des événements, qui ont donc plus ou moins participé à la création de ces imaginaires, et des commentateurs, qui écrivent précisément dans l'espoir que leurs travaux serviront de sources aux historiens à venir. Ce statut ambigu, entre souvenirs personnels et prétention à la vérité historique, explique la continuité et la transmission de ces imaginaires, de ces représentations rhétoriques et mythifiées de la Révolution. Dans un passage relatant la procession de la fête de l'Être suprême, par exemple, Baudot relate la manière dont fusa de toutes parts l'apostrophe « dictateur ! » à l'encontre de Robespierre, et il reprend lui-même ce terme à son compte en parlant de Robespierre comme du « dictateur¹³ ». Un autre passage s'intitule « Robespierre essaie de se faire déclarer dictateur ». Ce passage vise clairement à transmettre un imaginaire effrayant et presque surnaturel de la conspiration ourdie par les « tyrans » Robespierre et Saint-Just :

Deux mois avant le 9 thermidor, Robespierre vint avec Saint-Just au Comité de Salut public, à onze heures du soir ; il n'est pas inutile de remarquer l'heure. Toutes les fois que Robespierre et Saint-Just avaient des demandes sinistres à faire, telles que l'accusation de la reine, la mort de Danton, ils saisissaient toujours une heure sépulcrale, une heure avancée dans la nuit, soit pour profiter de la fatigue des membres du comité, soit qu'en effet ils eussent dans la pensée que les grands coups se portent dans les ténèbres, et que les esprits sont plus faciles à frapper au milieu de la nuit¹⁴.

Enfin, dans plusieurs passages, Robespierre est comparé à Sylla, Sylla étant le nom propre

10 « Je sais aussi qu'il en est d'autres [...] qui bien loin d'avoir fait la révolution, en ont embarrassé souvent la marche par leurs insupportables clameurs et leur habituelle irréflexion. S'ils ont aidé à sauver la chose publique, ils l'ont fait par instinct, comme les oies du Capitole (Rire général) ; mais certes le peuple romain par reconnaissance pour cette espèce de libérateurs, n'en fit pas des dictateurs ou des tribuns, et ne les rendit pas les arbitres suprêmes de ses destinées. » Gensonné, discours à la Convention du 2 janvier 1793, *Le Moniteur universel*, t. 15, numéro du 4 janvier 1793.

11 « Monsieur Gensonné [...] compare les citoyens de la montagne aux oies du Capitole. Il est érudit, M. Gensonné : mais il ne fait pas toujours un usage heureux de son érudition. [...] Au reste, messieurs les Gaulois, prenez garde d'en [le Capitole] être précipités, au moment même où vous croirez l'avoir escaladé ; ou, tandis que, comme de nouveaux Brennus, vous pesez l'or de la république. » Robespierre, *Oeuvres*, t.V *Les journaux : lettres de Maximilien Robespierre à ses commettants* (1792-1793), Paris, SER, 1961, p. 198.

12 Olivier Ritz, *Les métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution française*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 334.

13 « Il faut remarquer que ces injures étaient adressées au dictateur et point du tout à l'Être suprême », M.-A. Baudot, *op. cit.*, p. 4.

14 *Ibid.*, p. 12.

qui revient le plus souvent (avec César) dans les discours de la Convention quand il est question de dictature. Il s'agit d'ailleurs d'une référence répétitive et mouvante, qui ne s'attache pas à désigner une personne en particulier. Dans plusieurs passages, elle vise Robespierre, mais dans d'autres, elle désigne plutôt les réacteurs dans des portraits à charge : Tallien après le 9 thermidor est un « petit Sylla¹⁵ », Fréron, plus loin, est également comparé à Sylla¹⁶. Or, tous ces motifs sont directement issus des débats d'assemblée.

Des clivages politiques érigés en mythes

a- L'épopée montagnarde : éloge de la Montagne

Dans les *Notes historiques* de Baudot, tout ce qui a trait à la Montagne (dans sa version non robespierriste) est présenté de manière épique. Là encore, rien de nouveau, c'était déjà le cas dans les discours d'assemblée, tant dans la forme de l'éloquence que dans le contenu des discours. C'est ce que remarque Marx dans *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte* : selon lui, si les révolutionnaires français réalisent leur tâche « sous le costume romain et avec des phrases romaines¹⁷ », c'est dans le but de « glorifier les luttes nouvelles » pour « exagérer en théorie la tâche du jour¹⁸ ».

De très nombreux passages des *Notes*, par exemple, sont consacrés à l'éloge de Danton, comme celui-ci : « Ô grand homme ! J'aurais donné la moitié de ma vie pour prolonger la tienne. Tu l'as bien prévu, le Panthéon de l'histoire s'agrandit chaque jour pour étendre ta gloire.¹⁹ » Dans un autre paragraphe, Baudot regrette que la proclamation de la République ait échoué à ce mauvais déclamateur qu'est Collot d'Herbois, plutôt qu'à Danton : « si elle devait sortir d'un coup de foudre, c'était à Danton à la faire éclater au milieu de sa voix de tonnerre²⁰ ». On retrouve ici la métaphore de l'orage, de la foudre, qui désigne de nombreux événements de la Révolution et fréquemment l'éloquence de Danton. Plus subtilement, un passage peut aussi être interprété comme un éloge de Danton, un passage intitulé « aristocratie ancienne » :

Caton, Cicéron, Brutus défendaient l'aristocratie ancienne, et, à tout prendre, si César n'eût été le type d'un pouvoir unique et absolu, il y aurait eu plus de démocratie de son côté que dans les phalanges de Brutus et de Cassius. Le peuple proprement dit était en dehors de cette grande querelle de l'empire du monde. Il avait succombé avec la mort des Gracques²¹.

Ce passage fait figure d'exception dans les *Notes historiques*, car ici la référence à l'Antiquité romaine n'est pas objet de comparaison : le comparant (la Révolution) a disparu, et hors contexte, il pourrait s'agir simplement d'une analyse d'histoire romaine. Comment interpréter un tel passage ? En faisant le lien avec d'autres paragraphes, il semble que l'on puisse y voir une conscience aiguë, chez Baudot, de l'absence totale du peuple dans les débats et querelles de la Révolution française. On sait combien Baudot accordait d'importance à la défense des pauvres, des exploités, durant ses missions dans les départements. Ici, les seuls personnages de l'histoire romaine qui semblent trouver grâce à ses yeux sont les Gracques, les véritables défenseurs de la plèbe. Or, dans plusieurs passages, Danton est lui-même comparé aux Gracques, pour son éloquence notamment, et sa qualité de tribun du peuple, à l'inverse des girondins qui sont pour Baudot des « tribuns sans peuple²² ». Au véritable héroïsme montagnard, Baudot oppose donc un héroïsme de façade : les girondins singent les héros de la république romaine sans parvenir à s'élever à leur

15 *Ibid.*, p. 140.

16 « il put à son gré dénoncer, incarcérer et faire ordonner des massacres comme un autre Sylla. », *Ibid.*, p. 182.

17 Karl Marx, *Le 18 brumaire de Napoléon Bonaparte*, trad. L. Rémy et J. Molitor, Paris, éd. La Table ronde, 2001, p. 173.

18 *Ibid.*, p. 174.

19 M.-A. Baudot, *op. cit.*, p. 18.

20 *Ibid.*, p. 240.

21 *Ibid.*, p. 126.

22 *Ibid.*, p. 120.

hauteur, ils sont d'ailleurs qualifiés avec mépris de « républicains sous bénéfice d'inventaire²³ ».

Outre Danton, Baudot s'attache à glorifier ceux que l'on appelle les « martyrs de prairial²⁴ ». Si tant est qu'une formule de Baudot soit restée célèbre, ce serait celle-ci, qui constitue d'ailleurs l'intégralité d'un passage laconique des *Notes historiques* : « Romme, Goujon, Soubrany peuvent être appelés à juste titre les derniers des Romains²⁵ » La formule « les derniers des Romains » revient d'ailleurs dans plusieurs autres extraits pour qualifier les mêmes individus, et parfois plus largement les montagnards en général (qui incluent Baudot et certains de ses compagnons d'exil). Parfois, concernant ces derniers montagnards, Baudot va même plus loin, comme en témoigne l'extrait suivant : « ce ne sont pas des hommes, ce sont des demi-dieux, et il y a vingt héros dans Plutarque qui n'ont eu ni leur courage, ni leurs vertus...²⁶ » : les héros de la Révolution ne sont plus des nains sur les épaules des géants de l'Antiquité, ils les ont clairement surpassés.

Parfois aussi, Baudot rend hommage à la Montagne en son ensemble, toujours avec des accents épiques. Il lui est facile de réactiver le sens littéral du mot « montagne » pour en faire le siège de diverses métaphores, et notamment celle du volcan, plus particulièrement du Vésuve (ici, la métaphore naturelle croise la référence antique) : « Le Vésuve lance des pierres, de la lave, des flammes, mais il est toujours le Vésuve, c'est-à-dire la Montagne la plus singulièrement remarquable du globe.²⁷ » ou encore

Celui qui voudrait anéantir le souvenir de la Montagne avec ses projectiles d'attaques vigoureuses et de défenses énergiques serait aussi insensé que s'il entreprenait de détruire le Vésuve et de refouler ses laves embrasées²⁸.

Enfin, Baudot fait parfois l'éloge de la Convention. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas de la Convention tout entière, mais de ce que Baudot appelle « la minorité » (comprendre : les montagnards, cette minorité qui a raison contre la majorité, et qui à ce titre représente la vraie Convention, les autres étant en quelque sorte des dissidents). En témoigne le passage suivant : « on sent qu'on serait fier d'avoir siégé dans cette assemblée qui souvent brava les poignards de l'aristocratie et de l'Europe conjurée.²⁹ » Suivent deux vers de Corneille (extraits de *La mort de César*) : « César m'est en horreur portant le nom de roi / Mais César citoyen serait un dieu pour moi³⁰ » Ici, la référence à César est clairement valorisante (si tant est qu'il s'agisse de « César citoyen ») et les députés de la Convention sont assimilés à une version héroïque de César qui aurait bravé les poignards des aristocrates et des coalisés (n'oublions pas que Baudot, à plusieurs reprises, prend avec des pincettes la référence à Brutus et Cassius : *stricto sensu*, ceux-ci défendaient le parti aristocratique, et rares sont les révolutionnaires qui s'en souviennent lorsqu'ils les citent comme des modèles...)

b- Identification et dénonciation des ennemis

L'épopée, si elle comporte ses héros, comporte également ses monstres. Le bestiaire devenu traditionnel après Thermidor (Robespierre comparé à un chat, puis à un tigre par exemple) est présent dans les *Notes historiques*. La comparaison de Saint-Just ou de Bonaparte à Néron ou à Caligula revient également à plusieurs reprises.

23 *Ibid.*, 15.

24- A l'issue de la journée révolutionnaire du 1er prairial an III, où la foule força les portes de la Convention au cri de « du pain et la constitution de l'an I ! » et massacra le député Féraud qui tentait de s'interposer, onze montagnards furent accusés de complicité avec la foule et traduits devant le tribunal militaire (dont les fameux Goujon, Romme et Soubrany dont il est question à de nombreuses reprises dans les *Notes historiques*). Parmi ces onze, six se suicident collectivement en se poignardant dans leur prison le 29 prairial, un geste théâtral qui rappelle celui de Caton à Utique.

25 *Ibid.*, p. 153.

26 *Ibid.*, p. 255.

27 *Ibid.*, p. 155.

28 *Ibid.*, p. 191.

29 *Ibid.*, p. 175.

30 *Id.*

La dénonciation, chez Baudot, prend aussi des accents satiriques. Certains passages s'apparentent d'ailleurs au genre de l'épigramme : Baudot maîtrise à merveille l'ironie et l'art de la pointe, comme en témoignent deux extraits, l'un sur Merlin de Thionville, l'autre sur Tallien, deux des bêtes noires de Baudot. Là encore, la référence à Rome intervient et est utilisée ironiquement, comme c'était déjà le cas dans les discours d'assemblée (puisque tous les orateurs la mobilisaient à des fins différentes, il leur était facile d'ironiser sur le recours à tel ou tel modèle dans le discours adverse).

Merlin de Thionville

C'est un singulier spectacle que de voir Merlin de Thionville, membre d'un grand collège en France, élevant la voix dans la tribune électorale, diriger les forts, encourageant les faibles ; c'est encore un Gracchus, un Publicola, sous la monarchie, tandis que d'autres conventionnels promènent leurs tristes pensées au parc de Bruxelles, les uns dans l'indigence, les autres dans la crainte, tous sous le poids d'une généreuse hospitalité. *O virtus, tu es nomen inane*³¹!

Merlin de Thionville, ancien conventionnel ayant échappé de peu à la proscription, s'était en effet aplati devant Louis XVIII en se repentant de la prise des Tuileries, une « erreur de jeunesse ». La citation latine reprend les mots prétendument prononcés par Brutus à sa mort sur la plaine de Philippi. Là encore, Baudot et les conventionnels exilés sont valorisés en contrepoint de Merlin de Thionville, en étant assimilés à Brutus. Quelques pages plus loin, c'est Tallien qui fait à son tour les frais de l'ironie de Baudot. Il s'agit d'un long récit retraçant la vie de Tallien après le 9 thermidor. L'extrait s'achève ainsi :

Peu de temps après, accablé de honte et de mépris, il devint sérieusement malade, et le fier républicain de 1792, tombé dans la misère, fut trop heureux de recevoir sur son lit de douleur, en 1816, six cent francs des ministres du roi de France pour l'aider à mourir. Qui est-ce qui voudrait d'une pareille vie ?

On sent poindre un infini mépris dans la phrase finale, caractéristique du laconisme de Baudot, lequel se fait, parmi les conventionnels mémorialistes, « le principal interprète des oppositions encore brûlantes³²» au sein de la Convention.

Ainsi, les *Notes historiques*, à travers la glorification et la dénonciation, reproduisent les clivages tels qu'ils étaient vécus dans l'assemblée, recréant par là un imaginaire fait de modèles et de contre-modèles, tout comme il y avait des modèles et des contre-modèles dans l'imaginaire que les révolutionnaires se faisaient des Romains.

III- La hantise de l'oubli et l'obsession de la postérité

Entre conscience d'un échec et espoir pour l'avenir

Sergio Luzzato, dans son ouvrage *Mémoire de la Terreur* et consacré aux mémoires des conventionnels en exil, intitule un chapitre « L'Antiquité ne reviendra pas³³ ». Et pour cause, dans les mémoires de plusieurs conventionnels, et Baudot ne fait pas exception, on sent poindre une tonalité élégiaque caractéristique de la littérature d'exil depuis Ovide, qui se mêle à l'épopée et à la satire. En effet, avec les martyrs de prairial se sont éteints « les derniers des Romains³⁴ ». « A quoi servit à la

31 *Ibid.*, p. 82.

32 Sergio Luzzato, *Un futur au passé. La Révolution dans les Mémoires des Conventionnels.*, Annales historiques de la Révolution française, p. 457, http://www.persee.fr/doc/ahrf_0003-4436_1989_num_278_1_1282/.

33 Sergio Luzzato, *Mémoire de la Terreur, vieux montagnards et jeunes républicains au XXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991.

34 Voir *supra* p. 7.

république romaine la mort de Cassius, de Brutus, de Caton d'Utique ? A rien. Ce généreux abandon de la vie fut un obstacle de moins au despotisme épouvantable des premiers césars.³⁵» écrit Baudot. Brutus, Cassius, Caton sont généralement assimilés aux Montagnards et plus particulièrement aux martyrs de prairial (d'autant que leur assimilation à Caton relève de l'évidence depuis leur suicide collectif). La vision rétrospective de Baudot lui permet de constater que le combat fut vain, voire contreproductif. Eu égard à ce registre élégiaque, il nous faut enfin citer un passage essentiel intitulé « la Convention nationale » :

La Convention nationale n'a point été comprise, on peut lui appliquer ce vers d'Ovide : *Barbarus ille ego sum quia non intelligor illis*. On a dit des anciens sénateurs ce que l'on peut appliquer à Bonaparte : *Si vis fallere, sume togam*³⁶».

Les deux citations latines, apparemment sans rapport entre elles, illustrent bien deux aspects, apparemment contradictoires, de l'oeuvre de Baudot. La première citation est en effet d'Ovide dans *les Tristes*³⁷, reprise par Rousseau en épigraphe de *Rousseau juge de Jean-Jacques*. « La Convention » semble ici encore désigner cette minorité montagnarde opprimée, restée la seule véritable Convention quand le reste des députés ont fait sécession selon la vision de Baudot. La deuxième citation, quant à elle, est tirée d'un épigramme de Martial³⁸ et vise Bonaparte. A l'élégie se mêle donc directement la satire, l'engagement, la dénonciation, et donc le refus de l'échec pourtant constaté. Comment expliquer la présence de cette double posture ? On a déjà dit que pour Baudot, écrire était indispensable, afin de rétablir la vérité mais aussi afin de ne pas oublier. Même si l'action des derniers montagnards fut vaine, se souvenir de leur héroïsme est une absolue nécessité, pas seulement d'ordre moral, mais aussi d'ordre politique : Baudot, dans ses *Notes historiques*, lance un appel à la postérité.

L'appel aux tribuns futurs

Dans un passage intitulé « Des membres de la Convention entre eux », cet appel apparaît très clairement :

Mais nous, dévoués à la république, proscrits pour notre zèle, nos amis envoyés à la mort, notre silence serait un assentiment. Les mânes de Romme, de Goujon, de Soubrany se soulèveraient contre notre faiblesse, invoquant notre appui auprès de la postérité. Ce n'est pas nous qui nous sommes séparés de la Convention, c'est la Convention qui s'est séparée de nous, qui, jusqu'au dernier moment, nous a proscrits dans sa fureur insensée. Notre devoir est au moins de nous défendre, de remettre le procès en présence de l'avenir. [...] Le temps prononcera entre les persécuteurs et les opprimés. Je parlerai donc, et si on m'en ôtait la faculté, je ferais parler les roseaux³⁹.

Le sens de l'écriture des *Notes* apparaît clairement ici : parler pour les générations futures, tel est le devoir politique des exilés.

La hantise de l'oubli et du mensonge qui traverse de bout en bout l'oeuvre de Baudot s'explique par une conception de l'histoire qui semble fondée sur une continuité. Peu importe que cette continuité existe réellement ou non, elle est en tout cas fabriquée par Baudot qui, dans son écriture, n'a de cesse de créer des liens de filiation entre le passé lointain (notamment le passé romain), le passé proche (le passé révolutionnaire vécu) et l'avenir. Plusieurs passages témoignent de ce sentiment de continuité, pour le meilleur ou pour le pire. Par exemple, Baudot semble établir un lien direct, presque dynastique, entre Néron, Robespierre et Bonaparte. A l'inverse, il assimile les

35 M.-A. Baudot, *op. cit.*, p. 114.

36 *Ibid.*, p. 228.

37 Ovide, *Tristes*, V, 10, « C'est moi ici qui suis un barbare, car on ne me comprend pas » (c'est nous qui traduisons).

38 Martial, *Epigrammes*, « Si tu veux déchoir, prends la toge » (c'est nous qui traduisons).

39 M.-A. Baudot, *op. cit.*, p. 145-146. Dans la dernière phrase, on sent encore l'influence de l'Ovide, cette fois-ci des *Métamorphoses*, où le sifflement des roseaux remplace pour Pan la parole de la nymphe Syrinx.

derniers montagnards à Brutus et Cassius dans plusieurs passages, mais notamment celui-ci, particulièrement significatif, à propos d'un projet de tableau représentant les derniers moments des martyrs de prairial :

M. Hennequin n'a pas pu trouver de souscripteur pour ce tableau [...] J'ai vu l'esquisse. C'était bien Cassius et Brutus à leurs derniers moments. Il faut espérer que, dans la postérité, les derniers des républicains français, comme les derniers des Romains, ne manqueront ni de peintres, ni de statues⁴⁰.

Là encore, ce qui compte, c'est la mémoire, et elle ne peut se maintenir que grâce à la transmission d'un certain nombre d'imaginaires. Si Baudot lègue son manuscrit à Quinet, c'est sans doute parce que, pour lui, écrire l'histoire n'est pas autre chose que transmettre ces imaginaires, qui ne sont pas séparables des événements eux-mêmes, lesquels se vivent, puis se narrent à la manière d'une épopée. C'est ainsi que, dans un autre extrait ayant pour titre « La Convention nationale », Baudot affirme que « Plus nous avançons, plus le temps prend soin de notre gloire⁴¹ », le « nous » caractérisant une nouvelle fois la Convention dans sa version montagnarde, comme en témoigne cet autre passage : « vouloir effacer la Convention nationale et ses décrets de la carte historique, autant vaudrait entreprendre d'ôter du globe le Vésuve et ses projectiles.⁴² » On retrouve une nouvelle fois la métaphore sublime de la montagne volcan, qui provoque à la fois terreur et admiration⁴³. Le recours au sublime et à l'écriture épique, outre qu'elle crée des héros, a pour but de marquer les esprits pour assurer la persistance d'un imaginaire et l'ancrer durablement dans la mémoire collective.

Narrer la Révolution comme une épopée, c'est la garantie d'assurer le souvenir, et par là la continuité, de l'héroïsme. Par delà la conscience de l'échec, un espoir demeure, celui que les tribuns d'hier, bâtis sur le modèle des tribuns romains, deviendront à leur tour des modèles pour des tribuns à venir. Comme les Romains ont été, selon les cas, des modèles ou des repoussoirs pour eux, les acteurs de la Révolution française doivent, à leur tour, devenir des modèles ou des repoussoirs pour les futurs révolutionnaires. D'ailleurs Baudot, qui revient finalement d'exil en 1830 après les Trois Glorieuses, assiste à ce retour de l'énergie révolutionnaire et le mentionne dans un passage des *Notes* rédigé à Paris :

Un insensé, qui se croyait un dieu parce qu'il était valet d'une cour, osa prononcer le mot JAMAIS ! sur la rentrée des conventionnels alors en exil. Ô vanité humaine ! Ô destin inexplicable ! Un éclat de la foudre qu'il a lancée contre nous l'a entraîné dans l'abîme ! L'anathème est retombé sur lui. Il est mort au pied du Pausilippe, sa cendre est restée confondue avec la poussière des laves volcaniques, il n'a point revu les harmonies du sol natal. Et nous, [...] nous mourrons sur le sol de la patrie, à l'ombre des vieux arbres qui nous ont vus naître. Prédicant inexorable, dis à tes mânes de se lever et d'abaisser ton front devant le destin ! Cette loi d'exil à perpétuité, qu'est-elle donc devenue ? Hommes d'un jour, vous osez stipuler pour l'éternité ? Labourdonnaie, Corbière, La Vieuville, vous tous qui avez provoqué, qui avez voté une loi de proscription, ivres d'orgueil et de vengeance, qu'êtes-vous aujourd'hui, dépouillés de votre hermine et de vos faisceaux ; le plus simple mortel peut vous regarder avec dédain, avec mépris, avec dégoût ! Apprenez donc à connaître les dieux⁴⁴ !

On trouve ici un bel exemple de narration épique d'un événement somme toute très prosaïque, quand on sait que Serre est en fait simplement mort d'une fluxion de poitrine alors qu'il se trouvait à Naples...

40 *Ibid.*, p. 78. Le vœu de Baudot sera exaucé en 1882 par Charles Ronot avec son tableau *Les derniers montagnards*.

41 *Ibid.*, p. 118.

42 *Ibid.*, p. 215.

43 C'est la définition que donne Burke du sublime : « La terreur est en effet dans tous les cas possibles [...] le principe qui gouverne le sublime. » Edmund Burke, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, trad. B. Saint Girons, Paris, Vrin, 2014, p. 121.

44 M.-A. Baudot, *op. cit.*, p. 306-307.

Conclusion : le destin des *Notes historiques*

Tout en prétendant écrire la vérité historique, c'est une vision fantasmée, littéraire de la Révolution que Baudot transmet dans son œuvre. Si l'on peut dire que l'œuvre de Baudot relève du genre des mémoires, ce n'est pas tant parce qu'il écrit ses souvenirs à lui ou parce qu'il parle de lui (ce qu'il fait très peu) que parce que, par opposition à l'Histoire telle que nous entendons ce terme aujourd'hui, il souhaite transmettre *une* mémoire, capable de ressusciter le passé et de le faire vivre sur le mode d'une filiation à établir, ce qui est une manière de donner du sens aux événements vécus. Dès lors, le récit de ces événements, déjà vécus par les acteurs à partir d'une vision en grande partie imaginaire, prend une dimension mythologique : l'histoire de la Révolution devient cette épopée moderne qui fonde la civilisation à naître et répond à un nouveau besoin de sacré. Mais perpétuer cet imaginaire a aussi un rôle politique : il s'agit de perpétuer l'idée de la possibilité même de la Révolution, l'envie de poursuivre l'immense tâche accomplie, malgré les échecs. Dans cette perspective, écrire ses mémoires, c'est une manière de continuer la Révolution, donc une forme d'engagement.

Ces réflexions sur l'œuvre de Baudot nous aident à comprendre la manière dont on écrit l'Histoire, plus particulièrement celle de la Révolution, au XIX^e siècle. Rappelons que les *Notes historiques* de Baudot furent une source d'inspiration pour Edgar Quinet. Or, on retrouve dans *La Révolution* les mêmes ambiguïtés que chez Baudot : tout en prétendant à la transparence, à une certaine objectivité, Quinet reprend en grande partie le style et l'imaginaire de Baudot (qui étaient déjà ceux des orateurs révolutionnaires). Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que Quinet, dans sa vie même, s'inscrit dans la filiation de Baudot (il est exilé en 1850 et s'installe à Bruxelles) et que lui-même livre dans son œuvre une description mythifiée de Baudot :

Dans cette assemblée d'hommes, le plus obscur a son jour d'immortalité. Quel est celui qui, le 25 nivôse, ouvre la séance ? Il paraît rarement à la tribune, c'est le plus jeune de l'assemblée, il n'a guère que vingt-six ans, mais il sait agir et commander. C'est le médecin Baudot, presque toujours en mission là où il faut un cœur énergique, un œil d'aigle. Voyez comme il est encore couvert de la poussière du champ de bataille. Il en arrive le jour même et est encore couvert de son costume de militaire. [...] Baudot lit la proclamation qu'il lui a adressée. La voici : « Républicains, vous avez fait votre devoir. » Quoi, rien de plus ? Non. L'assemblée applaudit, les tribunes acclament ce langage de Spartiate. Le jeune représentant est déjà reparti⁴⁵.

Cet imaginaire, qui se transmet de génération en génération, fait donc écran à l'objectivité historique, encore aujourd'hui, tout en étant à l'origine d'une certaine vision et de la politique et de la littérature, donc de l'engagement.

Hélène Parent

Centre des sciences des littératures en langue française, UPL, université Paris Nanterre.

45 Edgar Quinet, *La Révolution*, Paris, Belin, 1987, p. 604.